



Leçons d'introduction à la psychanalyse
2013-2014 : Psychopathologie de la vie
amoureuse
Leçon du 20 février 2014

Le fétichisme chez Freud, par Remi Lestien

Ce texte de 1927¹ éclaire de façon fulgurante ce petit trait de perversion plus spécifiquement masculin. La question du fétichisme avait été abordée très tôt par Freud, dès les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*², en 1905.

Quand Freud aborde la sexualité c'est immédiatement par ce qui est déviant.

Déviant par rapport à une norme qui serait la norme de la reproduction biologique, et même déviant par rapport à la norme de ce que serait une relation sexuelle « aboutie ».

Avec Freud donc le corps est exilé de toute fonction biologique et il faut se faire une raison, l'harmonie ne servira plus jamais de référence.

C'est donc tout naturellement, si j'ose dire, que les *Trois essais* commencent à parler de la sexualité en termes d'aberrations. Aberration quant à l'objet, aberration quant au but.

Et c'est dans cette dernière catégorie qu'il expose le fétichisme. Dans la catégorie des substituts impropres de l'objet sexuel. Ce qui est visé n'est qu'indirectement l'objet sexuel.

Je cite Freud : « le substitut de l'objet sexuel est une partie du corps qui convient en général très mal à des buts sexuels (pied, chevelure), ou bien un objet inanimé dont on peut démontrer la relation avec la personne sexuelle qu'il remplace et, de préférence, avec sa sexualité (des parties de ses vêtements, lingerie). Ce n'est pas sans raison que l'on compare ce substitut au fétiche dans lequel le sauvage voit son dieu incarné³ ». Cette dernière phrase, qui paraît étonnante et un peu mystérieuse, s'éclaire du rapport de l'être humain au réel. Freud est d'une troublante perspicacité.

Plus particulièrement, il constate qu'un certain degré de fétichisme se rencontre régulièrement dans l'amour « normal », surtout dans la période amoureuse où le but sexuel ne paraît pas pouvoir être atteint ou ne peut être satisfait.

Il cite Goethe dans *Faust* : « apporte moi un fichu qui ait couvert son sein, la jarrettière de ma bien aimée !⁴ » Faust vient de tomber éperdument amoureux de Marguerite, avec qui il a échangé deux mots en la croisant. Il réclame aussitôt à Méphistophélès quelque chose de l'objet d'amour qui déjà lui manque. Puisqu'il en est séparé, il lui faut un ersatz pour se satisfaire.

Dans cette toute petite vignette littéraire que Freud extrait pour illustrer la substitution fétichiste, remarquons qu'il élargit aussitôt son propos à la question de l'amour. Remarquons aussi que l'amoureux se contente de la partie pour le tout — déplacement de l'être de la femme aimée à quelque chose qui touche de près à son anatomie sexuée.

Nous allons tenter d'expliquer la fonction et la constitution de cet ersatz et d'explorer comment celui-ci rend compte des diverses facettes de l'amour.

Reprenons le texte de 1927.

I – La satisfaction du fétiche

Freud constate que le choix objectal fétichiste d'un sujet n'est jamais le motif de sa demande d'analyse. En effet, bien au contraire, ces sujets (uniquement des hommes) se satisfont des facilités qu'il apporte à leur vie amoureuse, et prennent leur temps pour l'aborder.

¹ S. Freud, « Le fétichisme » (1927), *La vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 133.

² S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), Gallimard, collection Folio essais, 1987.

³ *Op.cit.*, pp. 62 et 63.

⁴ Goethe, *Faust* I, 7.

II - Le brillant sur le nez

Un exemple d'un tel montage montre à la fois la simplicité du dispositif érotique et la précision de sa détermination. Un jeune homme avait érigé comme condition de fétiche un certain "brillant sur le nez" (*Glanz auf der nase*). « L'explication surprenante en était le fait qu'élevé dans une nurserie anglaise, ce malade était ensuite venu en Allemagne où il avait presque totalement oublié sa langue maternelle. Le fétiche dont l'origine se trouvait dans la prime enfance ne devait pas être compris en allemand, mais en anglais... le nez était un fétiche bien pratique puisque le regard sur le nez passait inaperçu et il pouvait à son gré octroyer ce brillant que les autres ne pouvaient apercevoir. »⁵

Remarquons tout d'abord le caractère discret de ce fétiche, et qu'il est lié à des circonstances particulières de la vie du sujet.

Et surtout, soulignons que sa détermination est fondée sur un mécanisme signifiant dont la trouvaille est d'une particulière subtilité : ce sujet est passé du regard sur l'organe sexuel féminin au regard sur le nez par un glissement métonymique. Il a ensuite transformé le regard en « brillant » sur le nez, également par métonymie, langagière cette fois : en effet, il y a un voisinage homophonique translinguistique entre le *Glanz* allemand, « brillant » et le *Glance* anglais, « regard ». *Glance* se traduit également par coup d'œil, ce qui correspondrait encore mieux à la phénoménologie des stratagèmes du fétichiste.

III – La valeur signifiante du phallus

Freud avance très simplement que pour tous les cas qu'il a connus, une seule explication s'impose : ce fétiche est un substitut du pénis – il s'empresse de préciser qu'il s'agit du pénis de la femme, auquel le petit garçon a cru et auquel il ne veut pas renoncer. Le fétiche répond donc à une seule et même nécessité. Il s'est substitué au pénis de sa mère que le sujet aurait souhaité voir, et dont il a bien dû constater l'absence. Soit, le phallus de la femme. Freud distingue donc le pénis de la réalité de la fonction symbolique du phallus, qui prend alors une valeur signifiante.

Trois questions se posent alors :

- qu'est-ce que la valeur signifiante ? ;
- pourquoi le phallus a-t-il cette fonction ? ;
- et quel est le rapport de l'être humain avec la réalité, pour se tromper si lourdement sur ce qu'il voit ?

Pour répondre à ces questions je vais me permettre une image.

Vous êtes seul, en terrain inconnu, il fait nuit noire. Vous apercevez trois ou quatre petits points lumineux⁶. Il y a la lumière ou bien rien. De chaque point, vous pouvez faire un signe, ce qui vous permet de les articuler entre eux – il devient possible de dire quelque chose de cette obscurité qui apparaissait sans limite.

Si un des points est plus lumineux que tous les autres, il vous servira de repère essentiel, et prendra une valeur particulière à partir de laquelle s'articuleront les autres points. Si ce point plus lumineux vient tout à coup à manquer, votre perception s'en trouvera bouleversée. En s'effaçant, le point lumineux laissera derrière lui la trace de son absence. C'est la caractéristique majeure du signifiant – un signifiant, c'est un signe qui peut être effacé.

Se superpose alors à la pure expérience de la nuit une topologie signifiante, puisque les points lumineux, en s'articulant les uns aux autres, dessinent un espace structuré. La nuit noire devient structurée et vous pouvez en produire un savoir.

Revenons à la disparition du signifiant maître, celui à partir duquel les autres signifiants se structurent, essentiel à votre orientation dans l'existence.

La symbolisation de cette disparition vous permettrait de l'interpréter – il s'agit par exemple d'une maison dont les occupants ont éteint les lumières.

Mais en l'absence de cette symbolisation, cette disparition deviendrait très angoissante. Vous seriez alors perdu, en tous cas saisi par une inquiétante étrangeté. Face à cette nouvelle réalité, vous pourriez réagir par la forclusion, le déni ou le refoulement. L'être humain se trouve, de fait, originellement pris dans une certaine dépendance, une aliénation au signifiant. La réalité à laquelle il a affaire ne peut être que médiatisée, marquée par le signifiant. C'est tout particulièrement le cas pour l'appréhension de son propre corps, dont les organes, les fonctions et les produits prennent régulièrement valeur signifiante : les fèces deviennent objet anal demandé par l'Autre lors de l'apprentissage de la propreté, le sein objet oral que le sujet demande

⁵ Freud, *op. cit.*, p. 132.

⁶ Dans le chapitre 25 du *Séminaire III*, Lacan associe phallus et météore pour les faire fonctionner comme des signifiants : "Par définition, le météore c'est cela, c'est réel et en même temps, c'est illusoire." J. Lacan, *Le Séminaire, livre III, Les psychoses*, Seuil, 1981, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 357.

à l'Autre, etc. Et surtout l'organe de reproduction mâle, le pénis, devient signifiant de la différence sexuelle, de la puissance – et du pouvoir. Leur image est signifiante et potentiellement porteuse de significations.

C'est exactement la fonction que Freud donne au phallus. Le pénis entre dans une dialectique symbolique, en devenant support imaginaire du signifiant phallique. Mais avant de rentrer dans le carrefour structural de la castration symbolique, l'enfant masculin constate visuellement chez l'Autre l'absence de ce qui pour lui fait partie de son intégrité. Le fétichiste réagit à l'angoisse en maintenant le signe de ce qui manque. Freud nous dit qu'il dénie la réalité.

La perception demeure et « *[le sujet] a entrepris une action très énergique pour maintenir son déni. Il a conservé la croyance que la femme a un phallus mais il l'a aussi abandonnée.*⁷ » Le sujet se divise ici, à l'endroit de la réalité. Ce clivage lié au conflit entre le poids de la perception et la force du contre-désir trouve un compromis. Le sujet sait bien consciemment que la mère n'a pas de pénis, tout en lui attribuant un phallus dans son fantasme inconscient. Le pénis qu'il n'y a pas est remplacé par une autre image signifiante.

On voit bien à quoi répond l'existence de ce fétiche :

- à un triomphe sur la menace de castration ;
- à une protection contre cette menace de castration ;
- et à un évitement de l'homosexualité, car le fétiche permet à la femme de rester supportable en tant qu'objet sexuel.

Mais notons la grande maniabilité de ce trait pervers — le sujet peut trouver une satisfaction sans que personne ne s'en rende compte.

Freud l'affirme tranquillement, son expérience lui permet de dire qu'il n'est épargné à aucun petit sujet masculin d'être effrayé par la vue de l'organe génital féminin. Ce manque de quelque chose qui est essentiel à son narcissisme entraîne une terreur de la castration⁸. Pour garantir sa propre intégrité il lui faut trouver une solution :

- devenir homosexuel ;
- ou se défendre par l'érection d'un fétiche ;
- ou encore surmonter son effroi et entrer dans la dialectique entre les sexes par la castration symbolique – ce qui est quand même le plus fréquent.

IV - La détermination du fétiche

Il faut noter que les circonstances de l'aperçu de l'absence de pénis chez la femme sont accidentelles, contingentes : il n'y a pas de détermination univoque du choix du fétiche par le fétichiste. Freud écarte immédiatement l'idée simpliste que, puisqu'il s'agit de remplacer l'organe masculin, le fétiche doit en être son symbole. Cette détermination s'apparente bien plutôt à celle d'un souvenir écran.

Au seuil de l'amnésie traumatique, la halte du souvenir fixe une image qui accapare la libido en jeu. L'élément qui est resté fixé correspond au moment de l'histoire où le film s'est arrêté juste avant l'insupportable à voir. Cette dernière image avant le refoulement prend une valeur signifiante.

Ce moment où l'image projetée se fige détermine la structure signifiante et historique du fétiche. Freud parle d'un *mémorial*. Le caractère métonymique de cette détermination s'en déduit et se démontrera aisément en reprenant les fétiches les plus communs : pièces de sous vêtement, fourrures, chaussures.

Freud n'aborde pas ici ce qu'il advient chez le sujet féminin, parce qu'il a constaté que les fétichistes sont presque uniquement des sujets masculins. Chez les petites filles, la différence sexuelle n'expose pas aux mêmes risques fantasmés que chez les garçons. Pourtant, pour elles, la question de la castration de l'Autre a bien sûr également une prévalence cruciale, mais son narcissisme la conduit à retourner la question sur elle-même, en tout cas autrement : chez elle, l'enfant, le pénis de l'homme, ou encore le corps propre peuvent prendre valeur et fonction de fétiche.

Plus fondamentalement, chez l'être parlant, l'objet manque toujours, l'objet est perdu — c'est la grande leçon de Freud. Le sujet a besoin d'un voile qui ne concerne plus seulement l'organe sexuel féminin mais toute la réalité humaine. L'objet est perdu et c'est ce manque qui se figure sur le voile⁹, voile qui masque l'objet dans son rapport au rien.

⁷ Freud, *op. cit.*, p. 135.

⁸ Freud, *op. cit.*, p. 135 « Parce que l'horreur de la castration s'est érigé un monument en créant ce substitut ».

⁹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, Seuil, Paris, 1994, texte établi par Jacques-Alain Miller, chapitre 9, "La fonction du voile".

Le fétiche n'est donc qu'un cas particulier, mais très éclairant. Il est le voile qui camoufle que derrière lui, l'objet est toujours indexé au manque. Et finalement, tout le système imaginaire et symbolique participe de cette opération de voile du réel.

Le réel est un trou devant lequel nous mettons image et signifiant pour parer à l'angoisse.

Freud, en s'appuyant sur la pratique du fétiche par le "sauvage" (ainsi que l'on s'exprimait à l'époque de Freud) dans son rapport au réel, avait déjà indiqué un au-delà du simple trait de perversion. La tombe ou la stèle comme mémorial ont cette même fonction de voiler le réel de la mort.

V – Désir et amour

Puisque c'est le thème de cette année, essayons de voir quelle fonction tient ce voile dans le domaine de l'amour et du désir.

Dès ses *Trois essais sur la sexualité*, Freud considère que la fétichisation de l'objet d'amour est un trait quasi obligé de l'attachement amoureux. Le fétichiste en témoigne : il ne peut aimer que par l'intermédiaire de son fétiche. Ce fétiche est l'attribut érotique indispensable dans la vie de ce sujet – c'est la condition nécessaire pour accéder à l'autre sexe, et c'est aussi son moyen de satisfaction : le fétiche est ce que Freud appelle une « condition d'amour » pour le fétichiste.

« Condition d'amour », c'est ce que Lacan traduira par cause du désir¹⁰, distinguant désir et amour, que l'Éros freudien confond, en associant le désir, la satisfaction et l'amour.

Lacan va donner une conception de l'amour tout à fait originale¹¹.

Reprenons à partir du voile du fétiche : « *Le voile, le rideau devant quelque chose, est encore ce qui permet le mieux d'imager la situation fondamentale de l'amour.* » Au-delà du voile « *l'objet peut prendre la place du manque et peut être comme tel le support de l'amour.* »¹² : l'amour est annexé au rien : aimer c'est donner ce qu'on n'a pas. Dans l'amour, c'est ce rien du manque qui est visé.

Le désir au contraire s'accroche au voile. Et le fétiche devient alors le prototype de l'objet qui cause le désir. Ce qui fera dire à Lacan que l'on a toujours affaire aux voies perverses du désir, que le sujet soit fétichiste, ou pas. Le désir est toujours pervers, jamais lié directement à un objet. Il n'y a pas d'objet du désir sauf à être repris dans le fantasme.

Finalement, le trait de perversion est nécessaire au névrosé pour soutenir son désir dans son rapport à la jouissance phallique.

Ceci vaut pour les deux sexes, mais il y a une plus grande prédisposition de l'homme à disjoindre l'objet de l'Autre et à vouloir boucher le manque dans l'Autre.

Les hommes sont en effet plus à l'aise pour établir un lien étroit entre signifiant et la jouissance phallique. Une jouissance toujours un peu célibataire. Au contraire, les femmes jouissent plus de l'établissement du lien de parole lui-même.

Pour entrer dans la dialectique sexuelle, la femme doit accepter d'être pour un homme l'objet cause du désir, et condescendre au fantasme de cet homme en se débrouillant avec l'accent de perversion qu'il comporte.

L'homme, quant à lui, devra mettre son trait de perversion au service de la rencontre sexuelle et supporter une jouissance qui excéderait la jouissance phallique.

VI – Névrose, psychose et perversion

C'est la méthode freudienne. Il vient de cerner une fulgurance conceptuelle et cela l'amène aussitôt à reconsidérer les acquis précédents. Ce déni très particulier du fétichiste l'oblige à repenser la différence entre névrose et psychose dans leur rapport à la réalité.

Freud constate qu'il y a coexistence de deux courants dans la vie psychique des humains. Il y a un courant qui est fondé sur la réalité et un autre sur le désir. Freud parle de la position de clivage du fétichiste quant à la question de la castration de la femme.

Le fétiche, en tant qu'objet métonymique objectant au manque de pénis de la mère, vise à boucher le manque dans l'Autre et à en jouir. Mais il y a toute une gradation depuis le rôle du fétiche dans la relation sexuelle jusqu'à une perversion caractérisée ou une psychose

¹⁰ J.-A. Miller, "Les divins détails", Cours 1989, inédit, Leçon du 8 mars 1989.

¹¹ Lacan, *op. cit.*, pp.156 et 157.

¹² *ibid.*, p 156.

Le névrosé reste divisé par ce mode de jouir. Il oscille entre la réalité et son désir. Le fétiche menace de s'effondrer ou tout du moins il dénie la castration tout autant qu'il la représente.

Au contraire, la véritable perversion est caractérisée par l'affirmation d'un savoir – je sais ce qu'il faut pour ta jouissance, dit le pervers à son partenaire. La vraie perversion concerne la jouissance dans l'autre, le sujet pervers se consacre à faire jouir l'Autre.

Pour le sujet psychotique, Freud maintient sa supposition "qu'un des courants, celui fondé sur la réalité, a vraiment disparu."¹³

VII – Fétiche et modernité

Le fétiche fait apercevoir deux facettes, celle de sa matérialité – c'est son côté objet, objet maniable –, et sa facette signifiante qui le fait rentrer dans l'expérience du dire. La jouissance que l'on tire du fétiche peut s'appuyer sur l'un ou l'autre versant.

La vraie perversion contemporaine, c'est la radicalité de l'utilisation des objets fournis à foison par la civilisation. Ce sont des quasi fétiches. Comme avec l'usage de la drogue, l'individu a l'illusion de la jouissance. Une jouissance qui isole en excluant toute idée de rencontre avec l'Autre.

La perversion n'est plus alors un mode particulier de réponse à la castration maternelle mais un mode possible de jouissance qui organise toute la vie. Cette extension du domaine de la perversion donne à certains un style esthétique original, mais entraîne bien plus régulièrement la formation de groupes sociaux sans idéal autre que celui de partager le même moyen de jouissance.

Dans notre modernité, la honte, qui signe l'offense à l'idéal, semble s'effacer. En tous cas elle accompagne peu les accents de perversion assimilés dans l'*habitus* de chacun.

Un pervers ne s'excuse évidemment pas de ce qu'il ne peut s'empêcher de faire. Le névrosé, quant à lui, ne vient pas en analyse pour son trait de perversion, tellement utile pour ses satisfactions, mais plutôt pour une souffrance moins liée à son fantasme qu'à ses symptômes. La singularité de son rapport à la jouissance met du temps à se révéler, et c'est parfois par la honte. Celle-ci peut apparaître au moment où l'analysant s'y attend le moins — par exemple au cours d'un rêve. Le sujet, désidentifié d'un de ses signifiants maîtres, peut alors apercevoir le petit montage de jouissance auquel il s'accrochait, et espérer perdre l'assurance illusoire qu'il tirait de son fantasme.

¹³ *EI*, le film de Bunuel, (en français *Les tourments*, 1953), illustre fort bien la fonction du fétiche dans un cas de psychose paranoïaque avec délire de jalousie. Lacan aimait citer ce film lors de son séminaire à Sainte Anne. Il faut remarquer que ce détail fétichiste n'existait pas dans le roman dont est tiré le film. Cela dénote et redouble à un deuxième degré l'éminente fonction de semblant qu'a l'image cinématographique pour Bunuel.